

## Un jeu pornographique

Wajdi Mouawad

---

Number 100 (3), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26254ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Mouawad, W. (2001). Un jeu pornographique. *Jeu*, (100), 174–176.

WAJDI MOUAWAD

# Un jeu pornographique

« Les gens faisaient des rêves bien avant la découverte de la psychanalyse. »

Cette pensée est de Freud. Elle ressemble à un signal. Une lumière rouge. Elle rappelle que le rêve n'existe pas pour que puisse exister l'interprétation des rêves et que l'interprétation et l'analyse de l'inconscient ne doivent en aucun cas traumatiser le rêveur en le prenant en otage, l'enfermant à l'intérieur d'une compréhension qui l'humilie puisqu'elle semble lui dire : « Je te connais mieux que toi-même, je te comprends comme personne. Ce qui pour toi est fantasme, magie, invisible et mystère est pour moi simplement médical et ce que tu mets à la verticale, moi, l'analyste, je le décompose et je l'étales comme le médecin légiste étales sur le billot le cadavre d'un homme, pour le décomposer morceau par morceau et faire la lumière sur le mystère. »

Faire la lumière sur le mystère, c'est ce que l'on nomme la pornographie. Et la pornographie est le piège dans lequel, parfois, tombe une revue comme la revue *Jeu*. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir dix-huit ans pour être en droit de l'acheter, car le risque est grand pour une âme rêveuse de tomber sur un article à ce point déshabillé que toute dimension sacrée se trouve tout bonnement *flushée* ; et il y a fort à parier que certains l'ont lue dans les toilettes se délectant de voir des spectacles et des artistes mis à nu par les photographes de la revue, photographes particuliers puisqu'ici il s'agit pour la plupart du temps de théoriciens, critiques et analystes d'un art dont ils sont follement amoureux, profondément passionnés. Or l'amour et la passion poussent parfois à certains excès, c'est là leurs moindres défauts, et pour éviter ce genre de vulgarité il est nécessaire qu'un article critique ou une analyse soit aussi mystérieux que l'œuvre qu'elle traite. Je pense à cette aventure riche et brillante que fut le texte de Stéphane Lépine sur le spectacle *50+1* du Nouveau Théâtre Expérimental. Ce fut là un moment de beauté car, sans rien dévoiler, le texte de Stéphane Lépine éclairait pour celui ou celle qui voulait bien voir. Mais c'est une chose rare qui n'arrive pas à tous les numéros. J'ai, parfois, le sentiment que *Jeu* est davantage tenu par des psychanalystes que par des penseurs du théâtre, tant leur regard est porté sur l'interprétation de la pièce comme on fait une interprétation d'un rêve, plutôt que sur l'élaboration d'une idée que l'on développe à partir de l'œuvre d'un artiste. Si l'œuvre est réussie, il y a une idée à trouver, à construire, si l'œuvre échoue, elle est dénuée d'idée et c'est au théoricien à reconstruire et retrouver l'idée perdue. La sauver du carnage. C'est de cela qu'il est toujours question, il me semble, lorsque l'on se retrouve face à une œuvre. Mais la plupart de ceux qui écrivent dans *Jeu* posent un regard médical sur les spectacles et les artistes qui sont parfois l'objet d'un dossier. Et c'est une grande irresponsabilité de transformer ainsi les artistes en patients, sous prétexte qu'on n'a pas la faculté de rêver en écrivant un texte d'analyse ou du moins qu'on



Wajdi Mouawad.

Photo : Pascal Sanchez.



Saturne vu par le télescope spatial Hubble. Photo : NASA, tirée de l'ouvrage de Michel Marcelin, *Ciel et Astronomie. Passion*, Paris, Hachette, 1996, p. 71.

n'est pas capable d'écrire le rêve que fut un spectacle. Il y a, pas uniquement à la revue *Jeu*, mais chez nous tous, une confusion entre *introspection* et *pensée*. L'introspection appartient au domaine thérapeutique, la pensée au monde des rêves.

Mais qu'à cela ne tienne. Tout cela n'est rien d'autre que ma manière de vous dire que je lis toujours la revue *Jeu*. C'est un événement extraordinaire que la simple existence de cette revue dans ce Québec qui crie « Vive le Québec libre, 'sti », sans savoir conjuguer le verbe aimer, ou le verbe rêver au futur. Qu'à cela ne tienne, donc,

puisque *Jeu* est une belle publication. Sa couverture est lustrée, sa mise en pages est soignée et sa typographie claire et lisible. Les photographies arrivent à point et les sources sont toujours très professionnellement relevées. *Jeu* est une revue qui, visuellement, tient la cote en matière de graphisme. Mais sur la trentaine d'articles qui composent chaque édition, on ne peut pas nécessairement en dire autant. En somme, *Jeu* est une revue plus belle dans la forme que dans le fond, et il ne peut pas en être autrement puisque *Jeu* est un miroir fiable du théâtre que nous pratiquons à Montréal. Est-ce une tendance ? Je ne le crois pas, je pense surtout que c'est un reflet du manque de culture (pour ne pas dire l'ignorance) dans laquelle est vautreée la communauté théâtrale au grand complet. Quand je parle d'ignorance, je ne fais pas référence à la somme de connaissances que tel ou tel peut avoir, je parle ici de cet étrange phénomène qui fait en sorte que, malgré tout notre bagage culturel, nous ne savons pas, pour la plupart, de quoi nous voulons parler, que ce soit lorsque nous créons un spectacle ou lorsque nous l'analysons ou le critiquons. (De ce point de vue, du point de vue de ce que nous voulons défendre, nous sommes tous dans le même bain et ni la figure de style ni la connaissance grammaticale n'y changent rien : l'ignorance transparaît toujours.)

Ne sachant pas de quoi nous parlons, nous sommes aux prises avec notre désir de faire du théâtre tout de même. Or, n'ayant pas de propos clair et vivant dans la confusion, nous nous inventons souvent un thème ou une idée, pour pouvoir donner un appui à notre désir. Mais comment faire du théâtre lorsque nous ne savons pas où va le monde ? Et pour cacher notre impuissance, nous faisons des spectacles magnifiquement vides. Dès lors, il serait difficile de reprocher à *Jeu* d'être cet entonnoir par où, édition après édition, dossiers, idées et critiques de spectacles passent et sont confinés sur les rayons des bibliothèques de ceux qui trouvent la revue assez jolie pour en faire un exercice de collection. « J'ai tous les numéros de *Jeu* de 1 jusqu'à 99 ; il ne me manque que le numéro 3, j'enrage. »

- Et la revue, tu la lis ?
- Quand il est question de moi, oui.
- Sinon ?
- Rien. Mais la revue est belle.



Peu importe ce qu'il y a dedans, la revue est toujours belle. C'est comme au théâtre, peu importe ce qu'il y a dedans, pourvu que ce soit beau. Entre artistes, souvent lorsque l'on se retrouve en répétition devant une très belle image mais qui alourdit le spectacle, on dit, pour exprimer que cette image est vide de sens, ou alors pleine d'un sens trop lourd, trop pesant : « Ça fera un très bel article dans la revue *Jeu*. » C'est une blague qui est passée dans le langage courant pour dire que quelque chose est déconnecté du spectacle. C'est une expression que l'on peut attribuer à un acteur :

**Le metteur en scène** – J'ai pas compris ce que tu as essayé de faire dans cette scène.

**L'acteur** – Je voulais exprimer un désarroi autre que ce qui est indiqué par le texte.

**Le metteur en scène** – C'est pas une bonne idée car, mise à part la revue *Jeu*, personne ne comprendra.

Cela s'applique à un décor, à des costumes, à une mise en scène. « Sa mise en scène est belle mais c'est d'un ennui, ça va faire un beau dossier dans la revue *Jeu* », dit un metteur en scène en parlant du travail d'un autre. Comme quoi, on se sert de *Jeu* pour exprimer des frustrations, des jalousies, des idées ; certains s'en servent aussi pour donner des notes aux acteurs. Si c'est devenu ainsi une blague, c'est probablement pour plusieurs raisons. Parfois par bêtise de la part des acteurs qui ont peur dès que l'on se met à réfléchir deux secondes, probablement aussi parce que nous sommes démunis d'un projet théâtral global sur lequel nous pourrions tous débattre. Mais ça, il faut être en mesure de le soulever, ce putain de débat que l'on cherche tous pour se donner un peu de sens ! Qui éduquera les éducateurs, se demandait Marx, façon de se demander qui théâtralise le théâtre ?

Oui. Qui théâtralise le théâtre ? Les analystes québécois du théâtre sont, en général, aussi médiocres que les spectacles sur lesquels ils appuient leur analyse. Et ici, nous vivons en cherchant ce qui éveillera notre passion. Comment se sortir de nos petites premières frelatées que l'on tente de transformer chaque fois en événement ? Comment se sortir du dégoût d'un métier peu considéré par une politique inexistante ? Quelque chose suit son cours, mais on ne sait pas quoi.

On m'a demandé d'écrire un texte pour dire ce que la revue *Jeu* m'apporte. Je n'ai pas répondu directement à cette question peut-être parce que son rôle ne consiste pas à m'apporter quoi que ce soit de précis, mais plutôt à établir un dialogue avec moi. La possibilité aujourd'hui d'y écrire est une manière pour moi de dire à quel point le dialogue est plus important tant il est absent et que j'ai une soif terrible d'échange sur ce métier. La revue *Jeu* est une belle revue. Mais je ne sais pas si c'est suffisant. Quoi qu'il en soit, je lui souhaite le plus beau des anniversaires. Qu'elle poursuive sa route sans jamais oublier que, non loin de Saturne, il y a des anneaux composés de milliards de météorites qui tournent et tournent pour donner à la sphère son sens. Jamais les anneaux de Saturne n'oseraient prétendre qu'ils sont la planète et la planète, sans ses anneaux, se perdrait assurément au fond de l'espace, comme une poule à qui l'on aurait tranché le cou et qui va à droite, à gauche, dénuée de sens, dénuée de vie. **■**